

## Potin. Un café, un sourire. 14, 16 Frs...

GRINCHEUX (*Les Échos*, vol. 1, n° 111, 3 octobre 1929, p. 1-2)

Syrie

Cet article, qui relève de la chronique mondaine alors prisée des lecteurs de la presse quotidienne, propose une description d'un « café-boîte » (l'équivalent de ce que l'on appelait un « dancing » à Paris) de Damas. Prenant ses distances avec un lieu commun de la description de ces établissements et du jazz, qui les associe à la joie de vivre, l'auteur insiste sur la morosité ambiante et sur l'absence de spontanéité dans les relations entre hommes et femmes.

Il y a quelques jours, un de ces beaux soirs, un de mes amis passant par Damas et passant même près de l'Hôtel Victoria<sup>1</sup>, un Jazz sortit d'un de ces cafés-boîtes dit « L'Olympia ». Ce fut irrésistible pour mon ami et nous entrions.

Des vouîtes de caves, des lumières crues, quelques sous-officiers de ci de là, une rangée de femmes.

Ces pauvres dernières, sans un décolletage qui les ferait [*sic*] bannir des saintes chapelles, seraient crues dans une église. Rêveuses, presque pensives, elles sont accoudées à leur petite table, considérant une tasse de café ou une petite liqueur comme pour interroger leur avenir. En effet, pourquoi faudra-t-il toujours que le destin ne fût inscrit que par une traînée noire de café zigzagant une tasse ; un avenir limpide ne pourrait-il pas être marqué par le résidu de quelque boisson limpide ? – Qui trouvera un jour le « marc » d'un cocktail à l'instar d'un marc de café ?

Ces petites femmes, donc, pour revenir à elles, impeccablement rangées le long du mur, relèvent la tête un peu à l'arrivée de quelque habitué, se chuchotent trois mots et reprennent leur silence religieux.

---

<sup>1</sup> L'Hôtel Victoria est alors l'un des plus réputés de Damas et de Syrie.

Elles n'ont pas l'air toutes, de femmes si perdues. Débarrassez à quelques-unes leurs poudres multicolores, coupez-leur modestement les ongles, faites-leur descendre la robe au-dessus des genoux. Coupez plus ras les cheveux et envoyez-les dans un couvent ; il y en a qui feraient sainte figure.

Donc, toutes ces petites femmes sont accoudées à leur table. À peine un jeune blond, vendeur de vagues titres à la Bourse, s'empresse-t-il autour d'une grande blonde qui serait fort jolie si, comme Cléopâtre, elle l'eût un peu plus court. Un autre jeune homme était là, qui devisageait longuement à travers un brouillard de cocaïne.

Les autres attendaient. Parfois, quelque vieil habitué au premier coup de Jazz se levait, engageait une petite dame, tournait un petit fox-trot<sup>2</sup>, assaisonné parfois de quelque confidentiel « tout à l'heure... » et la remettait respectueusement à sa table, le long du mur.

Un jeune docteur revenu d'un lointain pays inhospitalier arriva un moment. Il fit sensation pour une jeune blonde à la bonne figure de ces enfants des pancartes « Nestlé », non pas qu'il fût beau, ni costaud, mais son « rendement » semble intéressant. La petite femme rougit, saute « presque au cou » du nouveau venu, chuchote, invité à rester, mais le grand méchant semble pris ce soir. Il s'excuse avec les manières de quelqu'un rentré de loin, appelle discrètement un garçon qui passait de près, commande à sa belle un whisky et à sa compagne un café et se retire laissant à la belle pour mémoire le seul « whisky with soda » et pour sa compagne le café. C'est méchant mais les femmes ont l'air satisfaites. Est-ce les fiches qui les consolèrent, est-ce la tête du voisin à côté, nul ne peut dire un sentiment de femme.

Mais jusqu'ici, on dit quelque chose de tout excepté du grincheux que je suis et l'ami de Beyrouth. On eût donc le malheur de prendre table à côté d'un attablement de deux femmes, le long d'un mur. On échangea quelques réflexions sur l'heur de vivre et sur les curiosités de ce monde

---

<sup>2</sup> Littéralement « pas du renard », elle fait partie des différents pas de danse imitant ceux des animaux (*turkey trot*, *horse trot*, *grizzly bear step*, etc.) qui se développent pendant la décennie 1910 sur des morceaux de ragtime. En raison de sa simplicité, le fox-trot finit par s'imposer comme la danse reine de la période 1910-1940, au point que l'étiquette finit par désigner la majorité des morceaux joués par les jazz-bands. Musicalement, les limites du genre sont assez floues. La plupart des morceaux qualifiés de fox-trot comportent généralement une rythmique inspirée du modèle de la « pompe » du ragtime, et des mélodies (parfois en valeurs longues) comportant des rythmes syncopés. Le couple de danseurs Irene et Vernon Castle, qui ont popularisé le fox-trot à partir de 1914, attribuait l'invention de son pas de danse caractéristique à des danseurs afro-américains.

quand une de ces femmes, la même qui fut plus loin accueillir notre docteur, fit des yeux, fit de la bouche, elle esquissa ce qu'on peut appeler par extension de mot « un sourire ». – Merci du sourire ! – Aux conséquences !

Mon camarade eut l'innocence de répondre par un sourire. Mais un sourire vaut son prix. Un garçon fut vite mandé par la dame. « Un café, garçon ! Pour le compte de ce monsieur d'en face ! ». Et le garçon sauta, apportant un café. Il glissa comme par hasard une fiche avec. – Mais un café, c'est si simple, disait mon camarade. Un sourire vaut bien un café après tout. Et la chose passa et mon camarade détourna sa tête, sans trop de mauvaise grâce.

Et le garçon revint et il demanda une nouvelle tasse de café pour une autre petite tête. C'est bien simple, un café, un sourire – on a une grimace – cela vaudrait bien quelques tasses.

Mais mon ami, fatigué déjà, nous demandions la note : 14 ? plus 14, plus... et tout : 270 P.S.<sup>3</sup> Détails : 14 frs plus 14, la tasse de café ! – Un sourire vaut bien 14 frs au fait. – Mais lorsque c'est le patron de la boîte qui en encaisse le montant, c'est disgracieux. – On ne discute pas, les discussions sont dites de mauvais ton pour ce genre d'affaires parce qu'on a l'air de discuter non le café mais le sourire, non la chose mais la bêtise.

Nous sortîmes en nous disant avoir saisi le secret de ce qui réduisait toutes ces femmes blondes à l'oxygénée ou brunes à la poudre, toutes ces femmes à la jambe parfois jolie, à s'aligner le long du mur en se chuchotant par moment tout bas que la vie n'est pas si gaie dans ces cafés-caves que ne le pensent ces badauds qui regardent béatement à travers les trous du paravent.

---

<sup>3</sup> Piastres syriennes.